

**TITANIC - BULLETIN INTERNATIONAL  
DE L'ASSOCIATION BENJAMIN  
FONDANE**

**Numéro 2 – Octobre 2014  
pp.44-48**

**Olivier Salazar-Ferrer**

Benjamin Fondane, *Baudelaire e l'esperianza dell'abysso* (Traduit par Luca Orlandini, Nino Aragno, Milano, 2013)

Luca Orlandini, *La Vita involontaria* (Nino Aragno, Milano, 2013)

La récente publication de plusieurs traductions des œuvres de Benjamin Fondane en italien, en particulier de *Baudelaire et l'expérience du gouffre* par Luca Orlandini et de son essai *La Vita involontaria* (publiés simultanément tous les deux chez Aragno en 2013) qui jette à nouveau Fondane dans l'arène contemporaine des idées, est remarquable. Il est étonnant qu'un traducteur du *Baudelaire* et du *Faux Traité d'esthétique* ait pu effectuer en même temps un tel travail de traduction et mener de front un dialogue philosophique monumental avec l'œuvre traduite, dialogue qui couvre presque 300 pages sur papier ivoire de l'élégante édition sous couverture bleu nuit publiée par Nino Aragno. L'édition italienne offre un volumineux dossier des citations et des références, ce qui apporte un instrument précieux au chercheur puisque Fondane, rappelons-le, n'avait pas eu le temps de revoir son manuscrit. Luca Orlandini nous annonce déjà d'autres traductions et éditions critiques. N'en doutons pas, il s'agit là d'une œuvre majeure dans l'histoire de la critique fondane qui arrive quelques années après *La Folie Baudelaire* (Adephi, 2008) de Roberto Calasso, auquel cet essai fait parfois écho (p.34) et qui a été publié par Gallimard en 2011 dans sa traduction française.

Les *marginalia* de *La Vita involontaria* replacent les thèses fondane dans les débats littéraires en Italie, dans un paysage philosophique contemporain très large. La succession des chapitres effectue un mouvement en spirales, en intégrant à chaque fois de nouveaux auteurs dans le débat, dans lequel Orlandini se fait l'avocat véhément des droits du « métaphysiquement singulier » contre les tentatives de réduction philosophiques, critiques, morales et esthétiques, proche en

cela de la ligne du *Faux Traité d'esthétique* de Benjamin Fondane. Mais cette plaidoirie s'appuie également sur une famille de pensée qui inclut notamment Leopardi (en particulier *Zibaldone*, Montadori, Milano, 1997), Cioran, S. Solmi et M.A. Rigoni (*Il pensiero di Leopardi*, Aragno, Torino, 2010) ou encore G. Rensi (*filosofia dell'absurdo*, Adephi, 1991), qui entrent en contact avec la puissance subversive de l'œuvre de Fondane contre les poétiques du « détournement ontologique » (comme je l'ai moi-même soutenu dans plusieurs livres sur Fondane) par la surconscience critique qui caractériserait les poétiques de Blanchot ou de Bonnefoy. Outre une connaissance étendue du contexte littéraire français des années trente et quarante dans lequel s'inscrit le *Baudelaire*, l'auteur a le mérite d'aborder ces *marginalia* avec une compétence philosophique indubitable et une connaissance impressionnante de la littérature européenne qui lui permettent de donner toute son ampleur au débat.

Si l'ouvrage apporte de nombreux éléments nouveaux sur la réception italienne de l'œuvre de Fondane, en particulier la réception de l'œuvre chez Benedetto Croce dont des recensions inédites sont incluses au volume, il apporte au public italien une défense fervente de l'œuvre existentielle. Recentrée autour des grandes exigences chestoviennes : la possibilité de l'impossible ; la révolte contre la nécessité, les droits du singulier ; la puissance créatrice de la véritable poésie contre ses réductions par la conscience critique et l'esthétisme, la récupération sociale et communautaire, l'amoralisme et l'ouverture vers un infini, la plaidoirie de Luca Orlandini ne cesse de revenir à la question de la « crise de réalité » (p.136) diagnostiquée dans le *Faux Traité d'esthétique*, contre toutes les formes d'autonomisation du langage et de l'intelligence critique qui pourraient déréaliser l'existant singulier. Appuyé sur l'exigence radicale fondane, il peut refuser tout anti-rationalisme faible (Dilthey, Croce, Bergson, Heidegger, Merleau-Ponty...) qui permettrait encore de justifier des « poétiques de la finitude ». Fondamentalement, il s'agit de remettre en question le rôle de la réflexion dans l'acte de création, même si, l'auteur en convient (p.139), une libération complète à l'égard des effets d'aliénation de la conscience critique est impossible. En dernier ressort, la création est bien une « vie involontaire » du lyrisme qui déjoue tous les pièges de la conscience pour se ressourcer dans le mythe et dans l'innocence d'un paradis

perdu. En ce sens, la rencontre entre la pensée de Fondane et celle de Leopardi est aussi inattendue qu'inédite et constitue certainement un des mérites de ce livre. Il faut espérer qu'il contribuera à la reconnaissance de cette œuvre extraordinaire qui est rééditée enfin avec une grande qualité par les éditions Allia depuis quelques années.

L'intuition centrale qui guide Luca Orlandini, celle d'une « restauration du réel contre l'anti-poésie et l'hyper-intellectualisme critique » (138) avec ses forces « déréalisantes », fait absolument écho, me semble-t-il, à la thèse centrale que j'ai soutenue dans mon livre *Benjamin Fondane et la révolte existentielle* (Corlevour, 2007) sur la lutte contre la déréalisation du « mal des fantômes » qui parcourt toute l'œuvre compensée par l'acte de rétablissement ou de restitution des droits métaphysiques de l'existant singulier et vivant.

En montrant les limites des mises en dialogue que les « fondaniens » (Ann Van Sevenant, Mircea Martin, Nicole Hatem, etc.) ont instaurées avec Deleuze, Michel Henry, Derrida, Bataille ou Bonnefoy, Luca Orlandini ne fait que souligner davantage la singularité irréductible de l'exigence existentielle de Fondane, son absence de compromis, mais peut-être également sa solitude dans le paysage philosophique moderne, bref la *Vox Clamantis in Deserto* de Léon Chestov, dont la théorie de la chute comme connaissance reste présumée par toute l'approche de Luca Orlandini. De même, s'appuyant par exemple sur les analyses de Ramona Fotiade sur l'opposition de Fondane et Chestov à Husserl, l'auteur a raison de développer l'irréductibilité de l'approche existentielle aux approches phénoménologiques (Husserl, Merleau-Ponty, Michel Henry) (p.146), à l'existentialisme sartrien (fort différent de la pensée existentielle) ou aux approches camusiennes de l'absurde dans le *Mythe de Sisyphe* ou encore aux idées de l'École de Francfort (Adorno). Dans ces analyses, on trouve une grande rigueur d'interprétation de la pensée fondanienne, même si certaines affirmations (impliquant de grands survols de la littérature philosophique et critique) mériteraient d'être nuancées, par exemple les jugements sur « l'anti-poétique » (143) Jankélévitch qui pourraient tenir compte des entretiens rassemblés dans *Quelque part dans l'inachevé* (1990) avec Nathalie Berlowitz, lesquels montreraient une approche beaucoup plus riche du poétique

et de l'inexprimable que ce que nous pouvons trouver dans l'essai de jeunesse *L'Alternative* (Paris, Alcan, 1938) et dans *L'aventure, l'ennui et le sérieux* (1963).

L'ampleur de la connaissance des œuvres de Fondane, appuyée sur la lecture minutieuse de plus d'une décennie d'études critiques, l'acuité des intuitions et des analyses, tout autant que leur originalité, sont souvent remarquables. Le commentaire semble jaillir du processus de traduction pour l'alimenter en retour en l'actualisant dans les débats contemporains sur la poétique (il faudrait commenter plus en détail ses commentaires de Derrida et de Walter Benjamin qui nous semblent du plus grand intérêt) et progresse en constituant un dossier qui, au lieu d'être construit *a priori*, suit la progression individuelle du traducteur. Rien ne pourrait mieux montrer, au fond, la richesse du *Baudelaire* de Fondane. Au lieu d'expliquer le texte dans ses détails de façon systématique, Luca Orlandini fait vivre ses exigences, et le lecteur ne pourra que réagir en retour à ce jaillissement d'idées, à cette insoumission lucide qui évoque le style du *Gai Savoir* de Nietzsche.

Il est impossible de résumer la richesse des analyses critiques ou philosophiques de onze chapitres foisonnants où sont analysés les auteurs abordés par Fondane (Valéry, Laforgue, Eliot, Cassou, Huxley, Seillière, etc.) et mises en relation de multiples œuvres (Leopardi, Perniola, Stirner, Derrida, Steiner) d'une manière prolixe et souvent polémique (par exemple celui qui attaque la lecture que fait G. Steiner de Cioran p. 230). Face à ces pages, il est frappant de constater une sorte d'empathie ou de parenté de style entre Fondane et son traducteur italien : même vitesse nerveuse du style, même hâte, même vigueur passionnée de l'offensive qui réagit aux lectures des critiques fondaniens pour les refuser ou pour les approuver. Cette façon de placer Fondane dans l'arène philosophique contemporaine en démontre une fois encore toute l'actualité, et il faut féliciter l'auteur d'avoir évité toute pathétisation de l'œuvre ou de la vie de Fondane (malheureusement fréquente) et d'avoir médité cette œuvre comme *acte de pensée vers le réel*. Sans doute, serait-il possible de questionner davantage la puissance de l'effondrement du gouffre baudelairien tel qu'il est pensé par Fondane, à la fois destruction et révélation, vertige et libération, bref, ce désastre dans l'esthétique formelle qui est capable de

nous révéler qu'une écriture doit se placer au cœur de l'existence.

En déconstruisant les stratégies narratives ou critiques cachées dans le texte critique, Luca Orlandini sait les contextualiser avec précision selon leurs filiations intellectuelles ou philosophiques. Comme il épouse la perspective radicale de la pensée existentielle contre une certaine généralisation (et rationalisation) critique (largement inspirée du *Faux Traité d'esthétique*), plusieurs motifs polémiques de ce livre mériteraient d'être nuancés, explicités, voire discutés, et feront certainement réagir les auteurs qui sont pris à partie dans cet essai, mais cela ne diminue jamais ses qualités car le texte de Fondane n'est jamais réduit à un statut d'objet inerte, mais toujours vivifié et dynamisé par le commentaire.

Cette vigueur nerveuse, cette impatience ironique, cette hâte parfois (l'auteur a proposé lui-même une liste d'*errata* dans les titres et les citations en différentes langues qu'il sera vraiment nécessaire d'intégrer à une nouvelle édition), se retrouvent – pour autant que notre compétence dans la langue italienne puisse nous permettre de l'apprécier – dans le style de la traduction du *Baudelaire* de Fondane. En un sens, ce livre est profondément *personnel*, au sens kierkegaardien. Il faut certainement s'en réjouir, et saluer la complicité qui fait de l'acte de traduction une véritable expérience existentielle, et non un simple exercice technique. Voilà une œuvre vivante. Il est rassurant de découvrir avec cet ouvrage (contre une certaine neutralité scientifique universitaire que l'on estime inséparable d'une exigence d'objectivité) que – philosophiquement – l'on puisse encore exprimer des refus et des actes de conviction, position qui rend profondément authentique ce dialogue avec Fondane.

Olivier Salazar-Ferrer

Olivier.Salazar-Ferrer@glasgow.ac.uk